

# Patrick Grainville

## Falaise des fous



ROMAN  
SEUIL



# FALAISE DES FOUS



*PATRICK GRAINVILLE*

# FALAISE DES FOUS

r o m a n

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-137540-4

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Jadis, j'ai embarqué sur la mer un jeune homme qui devint éternel.

J'ai dû d'abord apercevoir Claude Monet aux extrémités de la grève, au pied de la falaise d'Aval. Mais ce n'était pas le premier peintre que je voyais hanter Étretat. Pour les pêcheurs affrontés au violent labeur de la mer, ces artistes étaient des originaux, bohèmes ou rentiers, qu'ils considéraient avec un léger dédain. Emportés dans le cycle tumultueux des marées, des courses et des combats du large, ils ne prêtaient guère attention aux tableaux. Ce qui peut-être a attiré notre curiosité dans le cas de Monet, en cet hiver 1868, c'est son acharnement quotidien, quel que fût le temps. Il passait des heures et des jours devant son chevalet, tôt le matin, tard le soir, aux prises avec cette activité que beaucoup trouvaient superflue. Les hommes partaient en mer, il était là. Ils déchargeaient le poisson, entourés d'essaims de femmes et de gosses, il était encore là. Éloigné, au pied des escarpements grandioses, l'œil rivé sur la pierre ou sur la mer, têtu, obsédé, absurde.

Mais je ne le regardai vraiment que le jour où il m'aborda. Il avait sans doute observé que mes habitudes ne concordaient pas avec les contraintes et les horaires des authentiques travailleurs de la mer. Mon cas était particulier...

Les pêcheurs m'avaient aidé à faire dévaler mon bateau jusqu'aux vagues. Me voyant dresser le mât et hisser la voile, Monet me demanda de l'emmener. Un petit orage, couleur de bronze comme un gong, naissait au-dessus du cap d'Antifer. Je prévins Monet du risque d'un coup de vent et de grêle. Il était emmitoufflé dans deux paletots et portait un cache-nez. Il me fit signe qu'on y allait. Il voulait avoir une vision globale de la côte, embrasser la fresque des falaises. Je suis parti sur *La Petite-Julie* avec un des plus grands bonshommes du siècle sans le savoir, sans m'intéresser à la peinture, en mécréant blessé que j'étais, revenu de tous les idéaux. Le soleil s'était levé. Vent d'ouest, je tirai sur les écoutes, les réglai, le foc frémit, la grand-voile gonfla, claqua. Monet enfonça un peu son chapeau contre le froid. Je maniais la barre, attentif. Je virai vers la falaise d'Amont. Le vent arrière nous poussait maintenant. Monet voulut se déplacer pour mieux voir et il faillit prendre toute la bôme dans la figure... L'assommer eût été un prélude lourd de conséquences. Le coup aurait pu le faire régresser aussitôt vers la bonne vieille peinture académique ou franchir un pas de géant et se changer en Picasso incompris, car beaucoup trop prématuré. Je ne devais entendre parler de l'Espagnol que quarante ans plus tard et surtout pendant la féroce année de 1916. Comment l'oublierais-je ?

La vie est vaste... quoique assez courte, désormais.

Le contrejour assombrissait la côte d'Amont, la tête d'éléphant à la trompe coupée. Pourtant, ce long saillant irrégulier, bosselé, évoquait davantage à mes yeux quelque rhinocéros bas et bizarre, dont le pied nain fermait la petite arche de sa note saugrenue. Au-delà, mon passager mesurait la fuite des éminences de craie vers le nord, et l'aiguille de Belval qu'on distinguait au loin. Je laissai dériver un peu le bateau pour favoriser la contemplation. Au bout d'un moment, je pris le cap inverse. L'étrave coupant un bon souffle d'ouest dont Monet respirait

le parfum iodé tandis que je tirais des bords et louvoyais dans les éclats du clapotis. La falaise d'Aval s'allumait. Le Trou à l'Homme perforait la masse crayeuse de sa grosse caverne noire. Nous contournâmes la porte d'Aval colossale dont l'architecture glissa lentement avec sa trompe, élancée celle-là, plongée dans la mer calme, lumineuse. L'Aiguille se dressa de ses soixante-dix mètres, feuilletée de linéaments réguliers de craie et de silex. Monet suivait des yeux le pivotement du menhir majestueux. Les têtes des Trois Demoiselles pointaient, agglutinées de curiosité devant ce divin phallus. L'éventail abrupt de la vailleuse verte de Jambourg s'ouvrait entre deux espèces de poternes. Nous devions, un beau jour, Monet et moi, descendre dans ce gouffre par un à-pic et un escalier de vertige. Quelle ivresse ! Mais Monet aurait pu se tuer. Il frôla l'anéantissement, une autre fois, quand la déferlante marée le surprit. Mourir sur le motif, comme Molière !

L'orage montait, encore délimité dans le ciel clair. Mais soudain il se diffusa en nuée plus large. Une bourrasque brutale éclata, mon voilier fit un bond sur la vague hérissée. Monet d'un mouvement véloce rattrapa son chapeau de justesse. Je lui demandai si ça allait. D'une voix forte, il me répondit :

– J'ai passé mon enfance au Havre, j'aime la mer et les bateaux !

Le parfum du flot agité était tout avivé de muscs salins, poissonneux. Nous naviguions. La large et robuste Manneporte, moins fuselée que celle d'Aval, ne haussait nulle ogive de cathédrale esthétique mais embrassait de son porche puissant une échappée de ciel et de mer. Quinze ans allaient s'écouler avant que Monet, acharné, belliqueux, ne revienne en découdre avec cette masse ouverte. En aval et plus loin saillait la muraille horizontale de la pointe de la Courtine, percée d'un trou timide sans commune mesure avec le légendaire Trou à l'Homme, nomination à laquelle nous étions habitués à Étretat mais qui surprenait

les étrangers ou bien leur inspirait des plaisanteries faciles à deviner. Monet n'était pas une de ces natures souples et rieuses. À vrai dire, moi non plus, à l'époque... Précédant la Courtine, les cataractes des Grandes Pisseuses giclaient sur des fonds de mousse, de calcaire aux innombrables nuances, ocre roux, blond. Ce terme de « Pisseuses » amusait le même public bon enfant. Enfin, au-delà, la perspective des parois claires s'étirait vers Antifer dont, cette fois, le nom tranchant et apocalyptique coupait le sifflet aux humoristes. Des mouettes criaient, étincelaient, comme aspirées dans un tourbillon de vent et de lumière mouillée. Au cœur de cette volée furieuse, Monet, ébloui, ne parlait toujours pas, moi non plus.

Soudain, une nouvelle rafale précipita un paquet d'écume sur le peintre surpris. Il examina ses mains criblées de cristaux de mer et un sourire s'esquissa sur son visage sérieux tandis qu'il s'essuyait les doigts dans ses paletots. C'était un homme robuste, de moins de 30 ans, dont la barbe noire et drue, les cheveux abondants avaient tendance à boucler. Je gagnai le large. Sur le déploiement de toute la falaise, de ses trois arches à perte de vue, Monet dardait son regard noir, aigu, de corsaire de la couleur.

Le vent forçait, la vision se brouilla, le coup de grêle nous prit de plein fouet. Le grain glacé crépitait, criblait le bateau de sa mitraille immaculée. Mais l'averse s'arrêta. La barbe de Monet avait un peu blanchi et ses manteaux semblaient ceux d'un trappeur sous la neige de l'Alaska. Il écarquilla le regard dans l'étonnement de cette brève phosphorescence qui nous transfigurait. Étions-nous, déjà, les vieillards de la fin du voyage ? Alors, le blanc de la cornée donna à ses yeux une expression légèrement anxieuse qui le rendit émouvant et beau. Cette angoisse, j'ignorais encore que ce serait le trait de sa vitalité créatrice.

Un éclair large fulgura sur le cap d'Antifer. J'entendis mon passager s'exclamer : « Ah ! que c'est grand ! » C'était une

banalité. Mais cette extase me frappa. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'une illusion rétrospective, non, le jeune Monet avait un regard magnifique. Il voyait quelque chose que je ne voyais pas. L'enchaînement rythmé de la falaise, son interminable théâtre découpé sur la mer tranchée de promontoires successifs remplissaient tout son être, y déclenchaient une émotion de la lumière et de ses variations, qui fut sa vocation, sa mission sur la terre. Mais aussi sa guerre à lui. Aucune goutte de sang ne fut jamais versée, malgré la plus grande hécatombe de l'Histoire. Mais que de peine, que de lutte, que d'acharnement, quelle folie pour atteindre la seule grâce qui comptait pour lui : saisir la matière dans la splendeur des instants et des jours !

Ce que j'avance est grandiloquent. Je m'égare. Que puis-je affirmer à la place de celui qui vient de mourir ? Moi, arrivé au bout, désormais... Au pied de cette falaise où l'anéantissement de la villa Gosselin a laissé un trou gigantesque et des éboulis que submerge la fanfare de la marée montante. Cette orgie d'écume toujours gaie, toujours fraîche.

J'étais revenu d'Algérie en 1867, à 20 ans, après quelques mois de mission avortée. Je m'étais engagé par esprit d'aventure. Malgré la pacification théorique de la Kabylie, les révoltes, la résistance, les guets-apens persistaient. La famine sévissait, j'étais confronté à une réalité étrangère à tout exotisme, à tout romantisme. Lors d'une énième opération des rebelles, j'avais fini par être blessé d'une balle me brisant le fémur. Le coup était parti d'une déchirure montagnaise. Ultime embuscade de l'ennemi, mais leurs troupes devaient se soulever encore et encore. Chaque guerre était résolue par une mémorable boucherie. La trêve serait de nouveau rompue par ces guerriers d'une ténacité terrible qui, après tout, défendaient l'intégrité de leur territoire et de leurs coutumes. Ma fameuse aventure d'Algérie ne m'avait laissé en héritage que le fracas, la fumée, le cri des blessés, les hurlements des torturés, les plaintes, les convulsions des femmes violées, d'horribles regards d'enfants morts. Mon corps juvénile et mutilé. Les belles couleurs des fleurs, les suaves odeurs du pays avaient du mal à percer cet écran de sang.

Monet, comme je l'appris plus tard, avait choisi, lui aussi, l'Algérie pour faire son bref service militaire, en 1861, dans le régiment des chasseurs, les « chass d'Af », culottes bouffantes rouges et calot. Il en garda, comme il le révéla, une impression

d'enchantement. Il était passé entre les mailles des rébellions et des atrocités. Là où je n'avais vu qu'un carnage, il s'était grisé d'impressions de couleurs. Puis on avait réussi à le faire revenir. Il avait tiré au sort sept ans de service militaire mais il avait été racheté par sa bonne tante. Incapable de continuer de jouer un rôle dans l'armée, j'étais rentré à Rouen, où mon oncle Armand Guillemet se chargea de ma convalescence.

J'avais 3 ans quand Julie, ma mère, mourut d'une pneumonie. Elle menait à Paris une vie de bohème. Lorsque je fus assez grand pour l'entendre, mon oncle suggéra qu'elle avait dû poser pour des peintres, vivre d'expédients. Il n'avait jamais eu de prise sur la personnalité de sa jeune sœur vagabonde et secrète. Ses souvenirs étaient rares car Julie avait surtout été élevée par sa grand-mère paternelle, qui n'habitait pas à Rouen mais à Évreux. Il m'informa encore que mon père, un certain Guy Aubert, était un bourgeois marié dont elle avait été la maîtresse. Il avait emmené sa famille en Argentine pour arrondir sa fortune. Nous étions restés sur le carreau. Il ne m'avait pas reconnu. Mon oncle Armand m'éleva à Rouen, dans un appartement modeste. Il occupa d'abord des fonctions subalternes dans le commerce import-export de la ville. Une femme de chambre veillait sur moi. L'oncle Armand gardait, à cette époque, une apparence assez froide, contrôlée. Mais je sais aujourd'hui que derrière ce rempart de neutralité il avait un réel souci de moi et se sentait responsable vis-à-vis de sa sœur. Peut-être coupable... Il était célibataire et ses maîtresses se succédaient au rythme d'une tous les deux ou trois ans. Je ne réussissais pas dans mes études. Un jour que nous étions à Honfleur, nous fîmes connaissance avec un pêcheur qui m'offrit de l'aider dans son travail. J'avais 14 ans. Mon oncle me mit en garde contre l'âpreté du métier. Il avait essayé de me trouver une place de factotum dans ses affaires, mais j'étais totalement allergique à la vie de bureau. Les expéditions de pêche sur *Le Colvert* me convinrent jusqu'au

jour où mon patron embaucha un nouveau matelot avec lequel je me battis. Je décidai de partir. Deux années de petits boulots suivirent. Et c'est là que je me résolus à tenter l'aventure en Afrique qui tourna court. Mon oncle s'était enrichi pendant ce temps. Il avait acheté un grand appartement luxueux où je ne me sentais pas à l'aise. La dernière maîtresse d'Armand m'agaçait, je l'exaspérais. Mon oncle avait acquis encore une maison entre Étretat et Fécamp ainsi que deux fermes et d'autres biens. Quand je fus rétabli, il comprit que je me plaisais au bord de la mer. Il me confia l'entretien de la maison et la responsabilité des deux fermes. Mon travail consistait en gardiennage, en visites, prises de décision de travaux, agrandissements, réparations. Et vérifications de comptes. Au début, j'étais rétif à cet exercice de police. Mon oncle m'invita à y mettre des formes et de l'humanité. Puis il m'acheta un voilier, à défaut d'un bateau de pêche qui aurait été d'un maniement trop lourd pour l'homme blessé que j'étais et aurait exigé la collaboration d'un matelot. Mon oncle vint de moins en moins souvent sur la falaise. Il s'y ennuyait rapidement et rejoignait Rouen. Voilà comment Armand, d'abord distant et sans pathos, même chez lui, avec ses belles maîtresses, ne me faillit jamais.

Mon existence acheva de prendre forme quand je rencontrai Mathilde.

Louis et Mathilde Gosselin avaient acheté le Clos de l'Étoile, leur grande maison de la falaise, quelques mois avant que je ne devienne l'amant de l'épouse. En 1868... L'apparition de Monet et le début de ma passion pour Mathilde coïncident étrangement dans mon souvenir. La villa de style anglo-normand érigait sa stature sur un chemin de crêtes isolé mais proche de la route de Fécamp. Le corps de bâtiment principal, composé de pierres meulières de silex, était égayé de frises de briques et de faïence dans sa partie supérieure. De grosses mansardes bos-

sues pointaient vers le large. Plusieurs balcons donnaient aussi sur la mer, ainsi qu'une vaste terrasse en bois. Une tour flanquait la bâtisse, puissante, quadrangulaire, construite en briques, avec des pierres de taille sur les côtés. Elle aussi était ornée de frises colorées sous le toit. L'ensemble était plutôt compliqué et colossal mais, vu de la mer, le Clos de l'Étoile n'était qu'une verrue tarabiscotée, sans éclat, égarée sur un abrupt dont le pied était battu par le flot vert. Moi, j'habitais de l'autre côté d'une rangée de peupliers, dans mon chalet.

J'avais vu arriver Mathilde, Louis, son mari, et Anna, la toute petite fille née d'un premier mariage éphémère de Gosselin. L'épouse avait été emportée par un empoisonnement soudain du sang. Gosselin s'était bientôt remarié avec Mathilde. Proche de la quarantaine, c'était une femme d'une beauté aiguë, envoûtante, cheveux d'un blond vénitien, yeux bleu pâle, pervenche, avec un air de fragilité perpétuellement contrebalancé par des à-coups de volonté impérieuse, de caprice, d'imagination trouble.

Gosselin était un collaborateur d'Hausmann, d'une intelligence mobile, enthousiaste, effervescente. Il concevait toutes sortes de projets architecturaux, de machines, participait à la vaste entreprise de transformation de Paris. Ces gens-là étaient d'un optimisme infatigable. Ils balayaient le vieux monde sans une once de nostalgie. Je les enviais, moi qui avais été sapé par la mitraille de la résistance kabyle et qui me retrouvais rentier à 21 ans, à demi éclopé, une jambe raide, à la traîne de celle restée vierge. Si j'ose dire. Ce genre d'expression était de Mathilde. Toujours attirée par mes contrastes, ma jeunesse intacte et mes cicatrices qu'elle aimait caresser du bout des doigts, tentée, avec une sorte de frémissement voluptueux.

Gosselin bâtissait beaucoup, et donc disparaissait la plupart du temps. Mathilde restait avec la petite durant les vacances. Bientôt elle vint seule, quand la reprirent les accès d'une fatigue

nerveuse dont elle se plaignait. Deux servantes et un garçon d'écurie qui faisait aussi office de cocher veillaient sur elle. Le dimanche Gosselin déboulait, vif et gai, aiguillonné par ses intuitions, ses fulgurances, ses rires. Il était assez petit, presque chauve, l'œil bleuté et le visage poupin et rose. Ainsi sont les vrais génies. Les artistes romantiques avec leurs airs d'efflanqués tragiques n'ont souvent que des bouffées de chimères. Évidemment, Mathilde me trouvait attirant, fragilisé. Ma tendance à la solitude, mes escapades sur mon voilier éveillaient en elle une certaine possessivité.

Notre vraie rencontre eut un caractère romanesque à souhait. C'était à la fin de l'été, Gosselin avait filé à Paris. Une tempête s'éleva en mer, un gros temps d'ouest comme Monet devrait le peindre bientôt sur la plage d'Étretat. Le ciel se chargea de nuées sombres et le vent souffla fort sans m'inquiéter. Je ne détestais pas les coups de tabac, les fûts des peupliers courbés, l'odeur brutale des embruns. La nuit ne calmait pas la bourrasque. Tout à coup, j'entendis appeler et frapper à ma porte. Son garçon d'écurie amenait ma voisine, ainsi que les deux servantes qui ne paraissaient pas apeurées, plutôt habituées aux rafales. Mais personne n'avait pu rassurer Mathilde, qui tenait Anna par la main. La petite me regardait avec un air étonné, sans frayeur, curieuse. Mathilde avait entendu la maison craquer, bouger. Un balcon s'était un peu déglingué et la terrasse en bois grinçait, menaçait de se désosser. Je lui dis que l'Étoile était un véritable château, costaud, coriace. Que toutes les maisons en surplomb au-dessus du flot donnaient cette impression de fléchir sous la tempête. Mais qu'elles tenaient toujours. Certes, je savais qu'une fissure craquelait la falaise, à deux cents mètres. On ne la distinguait que de la mer. Des effondrements s'étaient produits non loin de Fécamp. La falaise était travaillée par des sources. L'une d'elles, nommée la Pisseuse comme celles d'Étretat, jaillissait

à quatre cents mètres. Tout cela vivait, tanguait un peu... Mais l'Étoile, comme ma maison, était édiflée sur du calcaire dur.

Mathilde voulut rester chez moi. Je leur offris à elle et à sa fille une des trois chambres. Tout en lui déclarant qu'elle était d'une sobriété spartiate. Elle me jeta un regard pour voir si j'étais gêné de ne pas disposer d'un luxe plus adéquat. La servante cauchoise qui était à mon service se proposa de faire un minimum de ménage. Je souris. Mathilde mesura à quel point je me fichais de ces convenances. Mon salon trahissait un certain désordre, pêle-mêle d'objets achetés sur un coup de tête. L'ordre trop net, le vide d'une propreté maniaque, m'angoissait. Les deux bonnes décidèrent de retourner se coucher dans la maison et le garçon d'écurie à côté des chevaux. Je servis un petit remontant à Mathilde, et nous parlâmes un moment tandis que le vent hurlait, sifflait dans les peupliers.

– J'aime bien ça ! dis-je à ma convive. Cela renforce le sentiment d'être à l'abri.

La petite était montée avec la domestique, amusée par le tintouin et le déménagement. Je ne sais plus quels propos de la plus grande banalité nous avons échangés.

Le lendemain matin, à son grand étonnement, elle avait bien dormi. Le sommeil massif avait gommé les méfaits du mauvais temps et de la peur. Elle était fraîche et d'une belle douceur, comme le ciel apaisé. Sa chevelure défaite ruisselait de tons chauds de palissandre. Sa gorge était ronde. Ses chevilles légères. Je ne suis pas un grand portraitiste. Enfin, elle me plaisait. Je la raccompagnai chez elle, où il y avait peu de dégâts. Des tas de ramilles tombées des peupliers, et des amas de feuilles encore vertes. Deux tuiles s'étaient retrouvées par terre, une jardinière était ravagée. Mathilde me quitta non sans m'observer avec intérêt, il me sembla que je ne lui déplaisais guère.

Un autre jour, il y eut une promenade sur la plage avec la petite Anna qui ramassait des coquillages. La mer était lavée de vert et

de bleu. Des souches tourmentées avaient échoué sur les galets. Je les trouvais belles. Mathilde se désintéressa de ces ruines.

Nous devînmes amants, un soir, après qu'Anna fut bordée dans son lit. Mathilde faisait de son mieux avec une enfant qui n'était pas sa fille. Elle était d'une gentillesse intermittente, distraite, énervée. Elle m'expliqua alors que l'air marin lui faisait du bien. Son expression suggérait qu'elle souffrait d'un malaise, des pics brefs, exaltés, qui alternaient avec des creux plus stables...

Mathilde se montra moins mélancolique dans le plaisir. Une belle fringale l'animait, des assauts, des initiatives, des boulimies de toutes sortes. Un certain excès de mobilité, rare chez les quelques femmes que j'avais connues et qui avaient plutôt jusqu'ici montré du goût pour l'approfondissement de la même sensation régulière. Toutefois, dans les dédales de l'amour, elle pouvait marquer soudain une sorte de recherche tranquille, pour ainsi dire savante. La vive intelligence de Gosselin, son espèce d'épopée métallurgique à Paris ne suffisaient pas à son épouse. Mais elle était globalement agitée comme lui. En tout cas, au début de notre relation, cette turbulence, ces volte-face intempêtes m'excitaient. D'abord le rituel lent ou plus hâtif de dénouer sa chevelure dont les enroulements compliqués lui faisaient un chignon qui surplombait sa tête. Épingle par épingle, torsade après torsade. Les pans glissaient, s'écroulaient, soyeux. L'avalanche sauvage l'enveloppait de reflets. Elle s'attaquait plus vivement à ses jupons baleinés, ses brides, ses dentelles éthérées, baissait son ultime pantalon de coton blanc et bouffant. J'adorais sa toison d'un brun doré, généreux, qui allait jusqu'à tapisser d'une frange animale l'intérieur des aines. Ce contraste entre son allure raffinée, délicate, et ce bouquet bachique me bouleversait.

Monet revenait peindre sur la plage. Toujours soucieux, concentré, sous un large chapeau. Botté, encore vêtu de ses pale-tots de velours et d'un cache-nez. Il avançait vers l'arche d'Aval, la mesurait, dessinait des esquisses sur ses carnets, reculait, partait dans l'autre sens. Les pêcheurs ne lui prêtaient pas attention. Il ne regardait pas non plus beaucoup leurs travaux. Il était pris par son idée, il en était tracassé, travaillé. Ses conceptions bougeaient tout le temps. Il pestait. Je me permis d'aller le retrouver dans les rochers. Je le saluai et discrètement le regardai faire. Il multipliait les ébauches qu'il annulait, chiffonnait. Je m'enfuis.

Un soir de mauvais temps, le vent tourmentait les vagues, secouait les bateaux. Monet était aimanté. Il peignit assez rapidement en longues couches fluides une mer soufrée, vert amande, tout empanachée d'écume livide, nuancée de jaune-rose. Avec la falaise sombre, schématique, balafmée de coups de brosse noirs, sur un fond uniformément crépusculaire. Le trou de la porte d'Aval était submergé par l'assaut du flot en barbouillis blanchis que moi-même, alors, je trouvai presque grossiers. Des silhouettes apparaissaient sur le rivage, noires, imprécises. Les robes étaient fouettées par les tourbillons. Des hommes semblaient abriter leurs yeux de leurs mains en auvent pour scruter l'horizon bouleversé où luttait la tache ténébreuse, minuscule, d'un bateau orphelin.

C'était étonnant mais je n'y connaissais pas grand-chose. Je n'avais pas d'éléments de comparaison. Mathilde avait commencé pourtant mon éducation, c'était une lectrice curieuse. Elle m'avait lu des passages de *Madame Bovary*, surtout les plus licencieux, ceux que le juge avait voulu condamner, censurer. Il s'agissait toujours d'Emma, de ses ardeurs, dans les bras de Rodolphe et, plus loin, dans ceux de Léon, à Rouen. La scène où le lacet de son corset siffle, ondule comme une couleuvre alors qu'elle se jette avide sur Léon. Mathilde me demanda la page que je préférais. Je lui dis que c'était celle où, parfumée de

rosée, douchée d'air frais, après avoir piétiné l'herbe à vaches de ses bottines, la belle femme débarque dans le lit ouvert de Rodolphe. Mathilde m'observa avec la plus grande attention et me murmura :

– Moi aussi.

Elle me lut encore la longue scène du fiacre éperdu dans les rues de Rouen, fouette, cocher ! pendant que les amants s'affairent à l'intérieur. Tout à coup, elle me regarda, facétieuse, prise d'une folie de rire, et me lança que, pour faire enrager le juge, Flaubert aurait dû raconter comment valsaient pantalon de dentelle, corset, suave lingerie, jetés par les fenêtres de la diligence lors de la chevauchée du diable.

Elle se tut longuement, après sa lecture, songeuse. Elle me sonda soudain avec un enjouement furieux, délaça son corset, libéra ses seins drus.

– Emma, c'est moi !

Un autre jour, par temps beau, calme, je vis Monet peindre la porte d'Amont, derrière laquelle il avait dressé son chevalet, prenant l'arche en enfilade. C'étaient, au ras des flots, de grandes masses horizontales et noires, que perçait le dédale des eaux tachetées de clair jusqu'à la porte d'Aval qui se profilait au loin, petite et d'un gris bleuté. Ce bloc net d'Amont, cette noirceur contrastée allaient disparaître de son œuvre, mais je n'en savais rien encore. Un bourgeois vint à passer, jeta un coup d'œil, recula et me souffla :

– Moi, je préfère Eugène Isabey !

J'ignorais tout du bonhomme mais Mathilde éclaira ma lanterne. Elle convint qu'il s'agissait d'un bon peintre réaliste, doué pour les paysages, les marines dramatiques, les détails de la vie, mais un peu trop pathétique, à son goût.

Un matin, comme je le faisais souvent, j'assistais à l'arrivée des bateaux. Une trentaine de caïques aux voiles brun-rouge qui recouvraient la mer. Le foc frétilant, la grand-voile et le tape-cul





RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2018. N° 137537 (0000000)  
*Imprimé en France*